

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains
115 rue de l'Ourcq
tél./fax 01 40 05 91 51
courriel : lalucarn@alicepro.fr
site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

Il n'y a pas de sensation fausse.
CIORAN
De l'inconvenient
d'être né



15 septembre 2008 – 1^{re} année – N° 7
Saint-Roland

À la Saint-Roland, savourez en secret l'ortolan

1,50 €

Ça porte bonheur !

par Armel LOUIS

ON DEMANDE aujourd'hui au libraire de quartier de plus en plus de qualités et des connaissances extraordinairement variées pour exercer son métier, loin de ce que tout un chacun imaginerait.

Éveilleur d'âme parfois, conseiller ou confident souvent, épicier, informaticien, déménageur et aide-comptable hélas, animateur, barman voire homme-pipi, ce beau parleur ou ce grand écouteur doit son salut à la compassion qu'on accorde au dernier des Mohicans, c'est-à-dire le dernier des hommes dans un monde de vampires. On demande à cet homme-orchestre d'être un homme de théâtre, à ce saint prosaïque de vivre comme un poète. Lui qui promeut les phrases des autres, on lui propose même d'écrire avec ses mots fragiles des critiques enthousiastes ou des éditos de fortune. Il devra bientôt pondre des dictionnaires.

Oui, à l'instar du prêtre, il lui faut activer doublement, en ses ouailles grippe-sou comme en lui-même, sa foi de passeur de livres, une foi de

charbonnier alliée à la foi du magicien, sans être sûr qu'un quelconque saint Pierre ou une douce houri l'accueille dans son paradis.

N'attendez pas qu'un libraire vous tende sa sébile, sinon son crâne vidé par des lectures délictueuses ou décerébrantes. Ne craignez pas pour sa santé, mais pour celle de ses lecteurs et lectrices qui suivent rarement ses conseils. Ne croyez pas blesser son amour-propre : depuis longtemps, auteurs en panne ou éditeurs sursitaires l'ont ravagé. Seule le console la mince pellicule de pollution recouvrant peu à peu les Babels d'inventus. « Tout vient de la poussière, tout retourne à la poussière », proclamait jadis l'Ecclésiaste, qui a prudemment rangé ses écrits dans la Bible, une bonne vente chez les libraires.

De toute façon, ces nouveautés de trois semaines – négligées par leurs éditeurs en vue d'autres clones –, ces bouquins de trois mois – oubliés des critiques surbookés –, ces chefs-d'œuvre de moins d'un an – délaissés par leurs auteurs toujours en gestation –, une main amicale les fourre dans un

carton : direction le broyeur, direction le pilon !

Ah ! une chose encore. Si vous croisez votre banquier ou votre concierge, dites-leur de faire un pèlerinage, de temps en temps, dans une librairie : il paraît que ça porte bonheur de toucher un livre. Ou même de le lire.

à lire dans ce numéro

- page 2
Claire Fourier, *Haïku d'automne*
Pierre Merle, *Une histoire de rennes...*
- page 3
Sylvie Hérout, *Mon inconscient et moi*
Jacques Phoebé, *Championne*
- page 4
Bruno Sillard, *Couvertures*
- page 5
Étienne Orsini, *Si j'écrivais...*
- pages 6-7
Bruno Testa, *L'homme qui se lève pas*
Le coin du gastronome
- pages 8 et 9
Marc Albert Levin, *Ginsberg*
- page 10
Paul Desalmand, *Du bon et du mauvais usage des métaphores*
- page 11
Agenda
La rubrique de Léon
- page 12
Béatrice Courraud, *Papa, maman... (suite)*
À la librairie

Une histoire de rennes...

par Pierre MERLE *



Haïku d'automne

Les poumons cuivrés
un violon soupire
le mois d'août expire

Quand l'automne est là
et que la nuit tombe
quelle philosophie !

Haïku pour quoi
mais pour revenir
au pays d'Alice !

Cinq coquilles poêlées
pas besoin d'aller à Compostelle
pour rencontrer Dieu

Do ré mi fa sol
haïku ne s'écrit pas
se note et résonne

Mes nerfs sont un linge
sur la table à repasser
tout m'est fer brûlant

Taché de rousseur
jardin devenu
tamis de mes rêves

Une feuille tombe...
se lève le temps de jour
des plus menues choses

Pour laver mon âme
une goutte de rosée
est bien suffisante

Soir venteux d'automne
je discute littérature
avec mon platane

La pluie sur la vitre
dans le train d'automne
elle pleure à ma place

Claire FOURIER
Taches de rousseur
éd. JP Rocher.

IL M'EN SOUVIENT, c'était le 25 août dernier. Un fait nouveau, sans doute capital, venait de se produire : la rentrée télévisuelle, mon quotidien me l'affirmait, serait placée sous le signe de la féminité. En tout cas plus que d'habitude. Et le journal de s'extasier, apparemment, sur le nombre toujours plus important de femmes dans l'univers télévisuel. Le papier « Une rentrée très féminine » (tel était son titre) était assorti et illustré d'une demi-douzaine de portraits souriants et charmants de jeunes femmes à longues chevelures, blondes ou brunes, dont, d'ailleurs, les compétences de certaines n'étaient plus à démontrer. Je me plongeai illico dans la lecture de l'article. Ce n'est en aucun cas l'éventuellement allusif « pièces maîtresses », glissé dans le *chapô* pour désigner le gratin des z'heureuses z'éluées ou promues, qui me percuta la rétine. Au mieux ne pouvait-il s'agir là que d'une de ces délicieuses finesses journalistiques qui font l'orgueil de notre presse nationale... Non, c'est plus loin que je fus littéralement scotché par une phrase qu'il est temps, le suspense ayant assez duré, que je vous livre *in extenso* : « Empruntant la voie tracée par Laurence Ferrari, [Anne-Sophie Lapix] prendra les rennes de l'émission hebdomadaire de la chaîne cryptée. » Si encore il avait été question de rênes, j'aurais compris, c'eût été une simple formule. Mais qu'il y ait dans le coup des *rennes*, bêtes à cornes connues pour leur docilité, avait, à première vue, un je ne sais quoi d'étonnant... Oh ! je l'entends déjà, ta critique, lecteur. Elle est si contemporaine, et si généreusement servie à chaque fois qu'un empêche-jouer, un donneur de leçon à la noix dans mon genre se mêle de l'ouvrir : « Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Qu'est-ce

qu'il lui prend, dès la rentrée, d'aller chercher la petite bête, celle-ci fût-elle encornée ! Quoi ! Le gars qui a écrit l'article s'est trompé. Il a fait une faute d'orthographe, voilà tout. Et alors ? Quelle importance, puisque de toute façon, *renne* ou *rêne*, on a compris ce qu'il voulait dire ! » Remarquez, c'est vrai, ça, après tout : comme dit l'autre, poignée de main ou poignée de porte, c'est toujours une poignée ! Seulement, voilà : l'effet de surprise amusée passé, je compris que ce n'était pas d'une faute d'orthographe banale mais bel et bien d'un lapsus en béton armé qu'il s'agissait ici. Et je sus (par la grâce de qui ou de quoi, ça, je l'ignore, mais je le *sus*) que ce qu'il fallait lire en filigrane, la « chaîne cryptée » ne figurant ici qu'à titre d'exemple, n'était pas autre chose que : « Les nouvelles reines (de la télé) s'emparent de plus en plus des émissions importantes, infos comprises, bordurant sur la touche les cocus, les boisés (ici : rennes = hommes) de l'histoire. » Nous nous situions bien, en réalité, dans le contexte de la poursuite de la guerre des sexes, la bataille de l'audiovisuel étant en passe d'être définitivement perdue – ce n'est pas Poivre d'Arvor qui dirait le contraire.

Précision : l'article en question était l'œuvre d'un journaliste homme. N'en doutons pas, c'était, par ce lapsus, son propre effroi, à lui dont la profession est déjà copieusement féminisée, qui transparissait dans ses propos. Jusque-là, malgré tout ce qu'on nous serine depuis des décennies, je ne croyais pas trop au lapsus forcément révélateur, moi. Mais à présent...

* Dernier ouvrage paru : *Panorama aussi raisonné que possible de nos tics de langage*, éditions Fetjaine/Martinière.

Mon inconscient et moi

par Sylvie HÉROUT

ÉCRIRE sans avoir rien à dire, c'est proche de l'inconscience.

Mais derrière l'inconscience, l'inconscient n'est pas loin. Et lui, le bougre, il a des choses à dire. En plus, il a les moyens de le faire savoir. Mots ou pas, il cause. Il respire, il transpire, il s'exprime, il m'inspire. Le difficile, c'est le décodage. Comment s'y retrouver, comment y comprendre quelque chose ?

Lui et moi, on ne parle pas pareil. Quand je dis Je n'ai pas envie, lui il dit J'ai envie, et il le prouve.

Exemple. Quand j'affirme, pénétrée de certitude, Non, merci, vraiment ; non, je n'ai pas envie... de la bouchée au chocolat ou du câlin, que vous m'offrez si gentiment, j'y crois dur comme fer. Pour moi, j'en jurerais, rien ne vaut le jeûne et l'abstinence. Eh bien, sans savoir comment, je me retrouve soudain la bouche pleine.

C'est mon inconscient qui m'embrouille. Paraît qu'il ne connaît pas la négation. Soit disant il positive tout. Ce qui est, est ; jamais, ça n'est pas. Alors comment je fais, moi, pour dire non rien que par l'affirmative ?

Si vous savez, expliquez-moi. Ça, ça m'intéresse ; je veux apprendre. Enfin, j'aurai le choix : quand je voudrai, ce sera oui, et quand je ne voudrai pas, ce sera le contraire de oui, mais pas non, ça non !

En fait, peut-être ferais-je mieux de ne rien dire, ni oui ni non, juste laisser dire...

Mon inconscient, il ne s'embarasse pas de toutes ces complications. Ce qu'il veut, il le veut ; ce qu'il dit, il le dit, avec ses façons à lui. Tous les moyens sont bons, comprenez qui pourra. Lui, il est peinarde, il a sa conscience pour lui : il l'a dit ! Dit quoi ?

Ben, pardi, exactement ce qu'il avait à dire.

Seulement, quand il parle, mon inconscient, c'est parole de sphinx. Pas à la portée du premier venu ; et justement, moi, j'ai du mal.

Comme je suis d'un naturel curieux, je m'échine, je m'acharne. Je veux deviner, traduire, interpréter. Bref, je veux comprendre. Alors, je lui propose des idées et je regarde la tête qu'il fait. Quelquefois je comprends tout du premier coup ; je suis contente, je me sens maligne. Je suis prête à accepter n'importe quoi, je le suis sans discuter : il me fait dire tout ce qu'il veut, il me fait faire tout ce que je veux.

Mais quand ça ne marche pas du premier coup, il est rare que le second soit le bon. Souvent, dans ce cas-là, c'est que je ne veux rien entendre. J'ai beau savoir qu'il est têtu comme tout et que, coûte que coûte, il me pliera à ses cent volontés, il n'y a rien à faire, je bloque. Je me raidis, je dénie, je renie ce que j'ai dit. En fait je me méfie. J'ai ma fierté tout de même : pourquoi est-ce qu'il aurait toujours le dernier mot ?

Il n'y a pas de chagrin limite.

CIORAN



Championne

par Jacques PHOEBÉ

QUAND J'ENTRAI chez ma voisine, la très vieille Madame G., je fus saisi par un grand cri, un hurlement à la mort émanant de son fils en train de broyer des quignons de pain rassis pour sa pie, la seule bête qui lui restait. Il avait dû faire piquer trois jours plus tôt sa vieille chienne de 14 ans paralysée, et elle n'était toujours pas incinérée. À Carpentras, ils n'avaient pas encore assez d'animaux morts, il fallait attendre. C'était hier. Je suis encore bouleversé par ce hurlement

et par ce visage d'où sortait, par deux petits yeux rouges, un rideau de pleurs. Je crois que je n'ai jamais approché une telle image de la douleur chez un humain venant de perdre un être proche.

Il savait pourquoi je venais car il avait l'habitude, en mon absence, de s'occuper de ma chatte, et j'allais partir une dizaine de jours. Avec une délicatesse surprenante, il me dit : « Si vous voulez que je vous amène à la gare samedi, je le ferai. » Et soudain,

avec une violence totale, « Mais jamais je ne m'occuperai plus des animaux. La balle qui m'a percé la main quand je nettoyait ma carabine aurait dû me transpercer la tête, c'est moi qui devais mourir, pas la chienne. »

Rien à dire. La mère depuis trois jours assistait à cette douleur, et moi, ne voyant plus le maître avec sa chienne depuis quelques jours, j'avais compris. Mais il y a toujours besoin d'une confirmation, d'une preuve.

Il y a toujours besoin de deux gendarmes qui viennent à n'importe quelle heure vous l'annoncer.

JE ME FAUFILAIS de table en table.
Tantôt assis me dévoilant leur dos, tantôt couchés sous leurs couvertures, ils invitaient le passant à venir partager leurs lettres, quelques nuits ou quelques jours... Quelques vies aussi.
Je me disais que les livres ont leurs histoires, différentes de celle que l'on croit lire.

C'était une librairie, près d'un canal.
Je me faufilais d'étagère en étagère, les livres me regardaient, en désordre de bataille, bouquins qui de sacs en métro allaient corner leurs pages pour un peu d'ailleurs, collections qui se demandaient déjà si les livres trop riches ne finiraient pas grimoires, recueils à peine nés et déjà souvenirs.

Je me faufilais, une femme me prit la main, à moitié nue, le regard noir.
Elle était belle, son air était grave, peut-être avait-elle souffert ?
Elle ne parlait pas, et j'entendais pourtant un « viens, délivre moi ».
Je la caressai furtivement... et je m'éloignai.

Un autre regard derrière un voile, regard battu, regard caché, regard qui se protège ou que l'on protège.
Je le croisai et m'en éloignai.
Un autre regard encore, le visage d'une Japonaise, beau, tranquille, cruel, peint en lettres de sang.
Celui-là en revanche m'était familier, il me regardait fixement, une beauté cinématographique des années 50, visage de femme toujours, les yeux cachés derrière des lunettes noires en forme d'ailes de papillon.

Il manquait quelque chose, un enfant de trois ans, sur les genoux.
La femme me sourit, avec la nostalgie d'un futur, où tout le monde allait un jour devenir grand.

Je contournai un tourniquet qui ne tournait pas, pour livres de poche qu'aucune poche ne peut contenir ; ils finiront entassés au bout de quelque meuble, leurs mots peut-être oubliés,

Couvertures

par Bruno SILLARD

les pages décollées, et pourtant si présents qu'il nous faut les garder.

Une passante qui passe, je crois la reconnaître, elle est comme floue, un tour du tourniquet la cache.

Une autre femme, elle, court.
Amours, délices : dans les mondes pluriels, le féminin s'impose.

Alors on tire, on tire : les couvertures sont elles, pour elles. Pensent-elles lettres, ils voient l'être... qui les regarde.

Un rire ? Je me retourne, personne.
Sur la table, comme à propos, une couverture blanche, un titre, *Le Rivre*.
Je m'avançai, une escouade de livres à penser, à pensées aussi, me jaugeaient, austères comme leurs robes sans motif.

« Les motifs ne manquent pas », semblait dire l'un, « il faut les creuser », chantait l'autre, « et c'est lourd comme un sac de lettres », ajouta un ouvrage si petit que l'on se demandait s'il n'allait pas dormir le reste de ses pages au fond d'un tiroir.
« Vite, fuyons », me dit la femme demi-nue.

Le soleil va se coucher sur le Bosphore, elle voulait m'expliquer.
« Dans un café, derrière Sainte-Sophie, à minuit. »

Les grands oiseaux blancs tournent entre les minarets de la mosquée bleue.
« Tu viens ? » « Non, oui, je ne sais pas ! »

Elle s'en était à nouveau allée.

Je me retrouvais là, parmi les beaux livres comme à la parade ; ils sont le monde, croyaient-ils, pourquoi le monde n'aurait-il pas le droit d'être rêvé.

À côté, les bourlingueurs du monde ; ils partiront un jour, ils reviendront

meurtris, tachés par une bouteille cassée d'un rhum qui ne les a pas arrangés, brûlés par une cigarette, ou déchirés parce que seul un plan, un jour, était du voyage.

« Viens, me disait-elle, sur le canal, un bateau, puis gare machin, l'Orient-Express. »

Soudain, la porte s'ouvre, un cri, la fille aux seins en forme de poire, aux tétons comme la queue du fruit, disparaît, se cache encore.

C'était une librairie, près d'un canal.
Je me faufilai une dernière fois, les livres me regardaient, en désordre de bataille.

Elle réapparut à nouveau : « Tu viens ? »
L'homme l'a prise par la main, l'a rhabillée, me salue.

La nuit est tombée.
L'eau du canal est noire, un oiseau blanc passe et s'y reflète.
Au loin une église, et la lune comme un point sur un i, me souffla un visiteur du soir, comme venu d'une autre époque...

*Animaux
miniatures de
Jean-Jacques
GRAND*



Si j'écrivais... (extraits)

par Étienne ORSINI

un best-seller

SI J'ÉCRIVAIS un best-seller, je ne saurais pas trop que faire de toute cette lumière. Un bandeau rouge avec mention d'un prix ne me masquerait pas assez les yeux pour me préserver de l'aveuglement. De drôles de bouquets fleuriraient sous mon nez : agencement de micros savamment disposés pour telle ou telle radio. Il me faudrait apprendre la torpeur des studios. Il me faudrait répondre à tout, prendre un air conforme en tous points à l'idée que se font d'un esprit éclairé ceux qui confondent intelligence et sensibilité. Porter le col roulé noir réglementaire ou la chemise blanche grand ouverte des intellectuels et afficher, non seulement au dos de mon ouvrage, mais sur les longs quais de métro, au bord des autoroutes, dans les téléviseurs, un visage d'ampoule électrique. Il me faudrait drainer dans mon glorieux sillage toute une clique d'admirateurs, voire, pire, d'admiratrices... jeunes femmes élégantes qui n'attendraient que moi pour s'exposer dans leur dernier tailleur Dior ou Chanel. Écouter leur babil mondain, soutenir le vide abyssal de leurs yeux.

Ou bien y découvrir mes propres abîmes. Il me faudrait participer à des salons, dans de grandes halles où l'on vendrait indifféremment veaux, vaches, cochons, bateaux de plaisance, robes, presse-agrumes, devant la foule la plus dense qui soit. Il me faudrait des nuits entières pour préparer mes dédicaces, régler le perceuteur. Il me faudrait satisfaire les caprices de mon éditeur. Renoncer au plaisir de lire et à la liberté d'écrire. Ne plus pouvoir me promener tranquille, seul ou en famille. Compris, je le serais forcément mal, au lieu de ne pas l'être du tout. J'apparaîtrais dans toute vitrine, tel

un banal produit d'usine. J'occuperais des VRP, des coursiers, des commissionnaires, et même, tout un lot d'actionnaires. Je finirais « tête de gondole » dans un Monoprix, et adapté à la télévision. Je chercherais en vain, de tous côtés, l'assentiment de tous ceux que j'ai lu et aimé et, en moi-même, mon propre blanc-seing.

une carte postale

SI J'ÉCRIVAIS une carte postale, pour partir loin, je l'écrirais, car au soleil seulement s'écrivent, et je n'habite que la pluie. Je prendrais un de ces carteries qui font de jolis pointillés sur les dépliants des compagnies maritimes. Je m'abîmerais à observer les manœuvres du navire quand il sortirait du port, dans le soir. On ne devrait jamais quitter un port au soir car c'est alors que, le mieux, il se donne à voir. Voilà pourquoi précisément on doit toujours quitter un port au soir : garder la nostalgie et ce doux air de tristesse qui sied vraiment au Voyage. Dans le sillage du navire, je laisserais tant de regards. Assez pour féconder le désir des sirènes et sourdre leurs chants envoûtants. Je verrais une ou deux baleines. Mon bras, collé au bastingage par cette poisse indescriptible qui dit le nom de l'océan jusqu'à l'oreille de l'aveugle, ne parviendrait à décoller pour désigner les cétacés à un groupe d'enfants incrédules, et je me couvrirais de ridicule.

Enfin, je rejoindrais ma cabine aux dimensions réduites. L'espace en moi, quel besoin d'espace éprouverais-je en dehors de moi ? Espace-ciel et mer, espace-temps, espace gonflé d'espaces. Aux confins du jamais rêvé. Et si doux serait mon sommeil, tissé de songes enfin, jusqu'au réveil brutal. LE JOUR ASSÉNÉ PAR UN

HAUT-PARLEUR. La température extérieure est de 20°C. Nous débarquerons à ... dans une quinzaine de minutes. L'équipage espère que... Puis je me retrouverais sur une place immense, une place bordée de platanes et occupée sur un côté par une armée de tables et de chaises de café. Une place avec une statue au milieu et un kiosque aussi. Avec quelques poignées encore pingres de passants. Toute l'agitation naissante du port en arrière-plan. À quelque temps de là, nul ne s'étonnerait de me voir danser avec de drôles de cavalières, au seuil d'échoppes bigarrées. Et je les ferais tourner. Torpeur et séances d'effeuillage sans pour autant jamais les voir dans leur entière nudité de présentoirs métalliques quand toutes les images sont parties et que la métaphore est impossible.

Je l'étais la plus conforme à l'idée que l'on peut se faire d'une carte postale, entêtée dans sa configuration de quadrilatère, dans ses couleurs trop vives et son aptitude inouïe à évoquer le déjà vu. Et je te l'écrirais, attablé enfin à une terrasse de café de cette ville étrangère où je me demanderais ce que je fais. Heureux d'être parvenu à penser vraiment à cet ici qui est là-bas et à toi qui y vis et que je veux rejoindre par le premier ferry.

Mais déjà cette carte dans un bac, au marché aux puces.

un poème

SI J'ÉCRIVAIS un poème, ce ne serait jamais le même. À moi-même, il me rendrait, et toi, il te surprendrait.

Sans même quitter ses atours, il te surprendrait toujours. Si j'écrivais un poème, tout suffocant et blême.

La nuit serait son recueil. Je n'en écrirais qu'un seul. Il rimerait le temps d'un vers. Avant de partir de travers.

Un pied de plus y dirait mon cri. Sur les lèvres de l'univers. Mes peines et mes revers. Un pied de plus y dirait

Mon cri

BÉNÉDICTE va manger avec Noémie. C'est leur rituel, une fois par mois, le mercredi soir. Elles retrouvent les connivences d'antan, quand elles étaient jeunes filles insouciantes, ouvertes aux promesses du soir...

Noémie est en crise. Une fois de plus. Alors qu'elle prospère en vendant des recettes de bonheur, qu'elle conseille les couples et leurs problèmes, incapable de faire son menu de l'existence.

Que faire des kilos en trop ? Les perdre où ? Dans l'espace, en tournant autour de la Lune ? Que faire des enfants, des chats, du mari ? Pourquoi vivre ? La vie est terne, malgré les voyages qu'elle fait un peu partout, invitée dans des hôtels de luxe. Elle transporte sa chair fatiguée dans le monde, la ramène, la repose, recommence.

Elles se retrouvent donc pour une soirée douillette. Pas dans n'importe quel restaurant. Les états d'âme, ça doit se mitonner dans des décors de chef, en s'humectant le gosier de quelques crus bien classés. En critiquant, si besoin est... Car nul doute qu'elles vont se dire des choses, se resserrer les coudes. C'est peut-être la quarantaine qui approche. Et puis le temps qu'il fait. Du soleil raréfié, de la pluie à outrance pour un mois de juin.

Bénédicte se pose des questions. Rédactrice dans un magazine de vieux, à traquer le scoop sur l'artériosclérose, les rhumatismes galopants, la vue qui se barre. Grand reporter des petites avanies de l'âge qui avance... Bénédicte doute. C'est l'époque. Elle doute en général. Elle doute aussi en particulier. De moi. Elle trouve que je fais un peu trop la dragée dans le lit.

Faire la dragée ? Son expression. C'est mon corps blanc mollement enroulé dans les draps bleus, le matin, quand elle part au travail, qui lui a mis la puce à l'oreille.

Du coup, elle m'observe, constate. Qu'à force de dragéifier à tout va, je deviens dragéiforme. Elle doute de ma

volonté, de mon désir ardent de trouver un travail. Elle trouve que je résiste trop bien à la pression morale. Prêt à abdiquer ma fierté, à revendiquer ma féminité pour rester à ne rien faire. Finalement, chez moi, le maquereau l'emportera toujours sur le macho ! dit-elle.

Bien sûr, j'essaie de la convaincre du contraire. De lui prouver mes activités.

Mes activités ?

– Oui, mes activités. Ce que j'écris.

Et qu'est-ce que j'écris ?

Je lui dis de s'asseoir. Là sur le canapé. Je m'assois sur le canapé à côté d'elle. Je lui demande si elle est bien installée. Je me racle la gorge.

J'explique :

– Le héros, si tu veux, c'est quelqu'un qui ne fait rien de ses journées. Qui traîne dans le lit le matin. Qui se demande s'il va se lever...

Elle m'interrompt. Le héros ? j'appelle un héros quelqu'un qui ne se lève pas du lit ? Fainéant plutôt ! Mollasse ! Et le deuxième tome, ce sera quoi ? Quelqu'un qui décide de faire une sieste ? Et ça finit comment ? Il se réveille parce qu'un ouvrier fait du bruit ? Il porte plainte parce que les autres travaillent ? Non, décidément, elle préférera toujours *Le soleil se lève aussi à Renato se lève jamais !*

– Renato, Renato ! Mais ça n'a rien à voir ! Ce n'est pas de moi qu'il s'agit !

– Ah bon !

Pourtant elle aurait juré ! C'est fou ce qu'il me ressemble, ce héros qui me ressemble pas. C'est qui alors ? Car vraiment, à part moi, elle ne voit pas qui ça peut être. Peut-être l'un des morts du cimetière de Montmartre à côté...

« L'Homme qui se lève pas »

par Bruno TESTA

Décidément, elle ne comprend pas ce que c'est que d'écrire, d'inventer des personnages qui sont à l'opposé de soi.

– À l'opposé ? n'exagérons rien !

Elle ne comprend pas la souffrance permanente.

– La souffrance ? Quelle souffrance ?

– Oui, la réflexion qui ne se voit pas. Qui prend le masque de l'indolence, de la fainéasserie.

Alors qu'en dessous, ça chauffe, foudre. Un volcan, si on veut, plutôt peinarde, contemplatif. Qui semble somnoler sous le soleil. Faire la sieste.

Et voilà la lave en fusion qui tout à coup jaillit, dévale les pentes, brûle tout sur son passage, ensevelit Pompéi ! Des milliers de vie humaines, potiers, boulangers, couples en train de fornicer ! Qui renvoie dans la cendre l'activité des hommes qui faisaient les marioles à se lever le matin, à travailler, à être plus dynamiques !

Le volcan qui ne disait rien jusque-là, laissait parler les gens, ne contredisait pas les quolibets, eh bien, le voilà en action. Et tout le monde aimerait bien qu'il se rendorme, roupille, redevienne fainéasse jusqu'à la fin des temps. Mais trop tard. Fallait pas le provoquer, le volcan. Il sera maintenant sans pitié. Il restera sourd aux plaintes, aux supplications, insensible aux prières. Il va montrer de quoi il est capable, le volcan. Parfaitement.

Bénédicte me regarde atterrée. À bout de souffle. Brûlée par le torrent de mots. Elle capitule. Elle ne veut plus que je continue à décrire le volcan. Elle se résigne. Elle demande,

simplement, que je lui fasse lire les pages de mon « homme qui se lève pas ».

– Eh bien justement, je n’ai pas encore commencé.

– Pas encore commencé ?

– Non, j’en suis au stade de la réflexion. À la mise en place des pièces du puzzle. Le plus difficile en somme. Le reste ? L’écriture proprement dite ? L’alignement des pages ? Les corrections ? L’accord de l’éditeur ? Une formalité ! J’en suis à cette partie première, infiniment plus subtile, plus créatrice, quand les mots sont encore dans la gangue du cerveau, qu’ils n’ont pas encore déboulé, qu’ils tournent sur eux-mêmes, bouillonnent, tourbillonnent. Le stade de la lave qui...

Bénédicté m’interrompt, elle a peur que je refasse le coup du volcan. Résignée, elle demande modestement ce qu’il y a, ce soir, à la télé...



Verjus

compilé par
Jacques PHOEBÉ

VERJUS

(vèr-ju, de vert et de jus) n. m.

Variété de vigne à fruit âpre et acide/ fruit de cette vigne/suc acide que l’on retire du verjus ou de tout autre raisin cueilli vert : sauce au verjus.

◆ Par extension : Raisin cueilli incomplètement mûr. *Ne mangez pas de ce raisin, c’est un verjus/Vin très aigre.*

◆ Loc. fam. : *Aigre comme un verjus.* Fort acariâtre/*Mettre quelqu’un à la pile au verjus.* Se répandre en médisance sur son compte. *C’est jus vert ou verjus.* Se dit de deux choses entre lesquelles il n’y a pas de différence.

◆ Encycl. : Le raisin vert ne produit pas seulement du vin avant sa maturité, on peut en extraire un suc acide auquel on donne le nom de *verjus*, et qui entre dans la préparation de certains mets ou condiments, comme les moutardes, par exemple, auxquelles il donne une saveur que l’on n’obtient pas avec le vinaigre. Il remplace souvent le jus de citron, on en fait aussi des conserves.

Larousse 1905

VERJUS

Jus d’un raisin vert dont la principale espèce est connue sous le nom de *fari-neau* ou *bordelaise*. On appelle *verjus* le grain qu’on tire par expression de la grappe avant la maturation de son fruit ; il va sans dire que c’est le meilleur, c’est pour les cerneaux un assaisonnement indispensable. On appelle *verjus topette* celui que l’on prépare pour la conservation et qu’on peut améliorer, soit en mêlant du sel, soit en y laissant tomber quelques gouttes de vinaigre.

Alexandre Dumas
Grand dictionnaire de cuisine

VERJUS

Raisin provenant d’une floraison tardive ou d’une seconde floraison de la vigne. Il ne mûrit pas et conserve une forte acidité. Par été très chaud, on l’utilise pour compenser la déficience en acidité des raisins mûrs.

En Bourgogne, le nom de ce raisin est *conscrit*.

Lichine 1965

PRIX RIGAL DE LA GRAVURE ORIGINALE

CINQUIÈME ÉDITION

Destiné à récompenser un jeune graveur de moins de 37 ans
Dotation :
Tirage d’une estampe en taille-douce, limité à 50 exemplaires réservés à l’artiste
Invité d’honneur à une exposition

LES
AMIS
D'EDMOND
ET
J.J.J. RIGAL

Dossier à déposer avant
le 20 novembre 2008

RENSEIGNEMENTS ET
RÈGLEMENT COMPLET

Association des Amis
d’Edmond et J.J.J. Rigal
31 rue Boris Vildé

92260 Fontenay-aux-roses – France
Tél. 01 47 02 70 70 – Fax 01 47 02 21 85
e-mail : rigal-asso.info@wanadoo.fr

Ginsberg

par Marc ALBERT LEVIN

1. D'AILLEURS, j'ai donné le texte qui suit à Gérard Bourgadier, directeur de la collection L'Arpenteur chez Gallimard, sous le titre *Salutations à Allen Ginsberg*, en avril 2004, et il me l'a rendu avec l'annotation « Superbe ! » Ce qui n'était que monnaie de singe, comparé à l'hospitalité généreuse offerte par *La Gazette de la Lucarne* quatre ans plus tard.
2. D'ailleurs, Bourgadier a ajouté de sa propre main : « C'est quand tu écris comme ça que tu es écrivain, *i. e.* pas journaliste. Il faut faire le livre tout entier sur ce ton. Il peut ainsi être continuellement alimenté – dans l'ordre du tour du désordre de la mémoire – par tout ce que tu as vécu, toi, et non pas seulement entendu. »
3. D'ailleurs, voilà-t-il pas une bonne raison de partager avec vous cette lettre que j'ai bel et bien remise en mains propres à Ginsberg, à la New School à New York et qui m'a valu de sa part une carte postale aimable en réponse, une reproduction de *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt ?
4. D'ailleurs, ce n'était que l'avant-dernière fois que j'ai revu Ginsberg, la dernière étant à Union Square, Manhattan, à la librairie Barnes & Nobles. Il y dédicaçait son livre à toute une ribambelle de fans qui faisaient religieusement la queue pour obtenir son autographe et échanger quelques mots avec lui.
5. D'ailleurs, la lettre, d'abord écrite en anglais puis traduite en français, commençait par cette apostrophe : « Hey

Mister, Mister Ginsberg ! Est-ce que vous auriez la gentillesse de m'donner, oui d'me donner une interview ? Est-ce que vous auriez un petit rien de temps à me consacrer, oh, vous savez, rien qu'un mot ou deux, entre quatzieux ?

6. D'ailleurs, j'ai l'impression de vous connaître un peu, même si vous, vous ne me connaissez que peu. Je sais même que le nom de votre mère, c'est Naomi, pas vrai ? Et Rose, celui de votre tante. Dites-le moi si je me trompe.
7. D'ailleurs, hier n'avait rien d'un jour ordinaire ! Fallait vous voir et vous entendre lire *Don't Smoke!* (Fumez pas !) et *Who's Bomb?* (La bombe à qui ?) devant Notre-Dame de Paris, sur le parvis de Shakespeare and Company !
8. D'ailleurs, voyez-vous, un jour d'hiver (en 1966 ?) j'ai été à Hackensack dans un bus conduit par votre ami Peter Orlovsky. On allait enregistrer un disque de Marion Brown appelé *Three for Shepp* dans le studio de Rudy Van Gelder. Et j'ai survécu, en dépit du fait que Peter agita sa queue de cheval dans tous les sens et conduisait comme un dingue, demandant son chemin à tous les policiers rencontrés sur la route et les gratifiant de « merci, monsieur l'agent ! » frénétiques.

9. D'ailleurs, en 1973, je vous ai rencontré à East Village dans la 10^e rue. J'habitais quelques maisons plus bas, entre les avenues C et D, juste en face des cheminées de Con Edison crachant leurs gris nuages de fumée au-dessus de la piscine municipale.

10. D'ailleurs, moi aussi, comme dans l'un de vos poèmes, j'ai eu une voisine du dessus qui s'appelait Jenny. C'était la rouquine maman d'un petit monstre hurleur. Jenny, oublieuse de tout devoir moral ou maternel, grimpant un jour dans la mezzanine pour s'envoyer en l'air avec Jeff, jouant allégrement, *subito presto*, le piaffant numéro de la bête à deux dos, et l'offrant gracieusement en spectacle à tout le monde.

11. D'ailleurs, j'étais une étrange greffe à l'époque, hybride parisien venu se fondre dans le chaudron fumant du Lower East Side.

12. D'ailleurs, un autre jour, dans la 10^e rue, je vous ai rencontré avec Tom Poole, poète noir qui vous admirait beaucoup. Tom Poole, curieux guide qui m'avait emmené au Men's Shelter de la 4^e rue, « Foyer des hommes », soupe populaire : « Viens, tu verras, c'est gratuit. La bouffe n'est pas mauvaise. Tu veux écrire sur New York ? Alors, regarde bien. Voilà le peuple, le véridique peuple américain ! »

13. D'ailleurs, Tom m'a emmené aussi dans une église à Harlem où l'on chantait des gospels – on est parti quand ils ont commencé à faire la quête – et dans un temple du Nembutsu sur le Riverside, reconnaissable à une grande statue en bronze de Shinran !

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Jacques Cassabois
28, avenue des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromontville
jacques.cassabois@orange.fr

conditions d'adhésion
membre fondateur...1000 €
membre bienfaiteur...500 €
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

14. D'ailleurs, Tom Poole était devenu dingue, techniquement dingue, après avoir donné un cours de création littéraire à l'université de Columbia et avoir peut-être avalé trop de LSD. « Trop de zazen ! » Voilà, en tout cas, comment il diagnostiquait ces clignements d'yeux constants qui rendaient tout dialogue avec lui pour le moins dérangent.
15. D'ailleurs, il envoyait des poèmes de l'hôpital ou de prison, ayant atterri là, accusé de vol par des gens à qui il reprochait de n'avoir vu en lui qu'« un prétexte pour exercer leur charité chrétienne ».
16. D'ailleurs, il disait être revenu en stop d'Arizona, après avoir quitté une communauté vaoudoue que je le soupçonnais de n'avoir peut-être visitée que dans sa tête. Et il venait échouer sur le plancher du loft ou dans le grand fauteuil défoncé qu'il se disputait avec Dewey.
17. D'ailleurs, Dewey, Dewey Johnson, avait joué dans *Ascencion* avec Coltrane mais on le voyait parfois dormir sur un banc de Thompson Square Park, avec l'étui de sa trompette pour oreiller. Il était l'inventeur d'une nouvelle méthode de traduction des mots en chiffres et des chiffres en notes, le créateur d'une nouvelle musique jouée sur son instrument pour les anges et les oiseaux seulement.
18. D'ailleurs, écoutez, Mister Ginsberg, ne partez pas déjà. J'ai encore bien d'autres titres à votre attention poétique ! J'ai lavé la vaisselle dans un restaurant vanté par *L'Israélite végétarien*, dirigé par deux anciens acteurs de *Hair* convertis à l'adventisme du septième jour. Le restaurant s'appelait The Beautiful Way !
19. D'ailleurs, Mister Ginsberg, à la pause du dîner, un soir, je vous ai entendu, avec Gregory Corso et John Giorno, lire des poèmes dans l'église de la Deuxième Avenue.
20. D'ailleurs, pas loin de là, on pouvait entendre Ornette Coleman qui jouait au Five Spot, avant que ça ne devienne une boutique de fripes.
21. D'ailleurs, dix ans plus tard, je devais revoir Ornette dans sa ville natale, Fort Worth, au Texas, pour l'inauguration de la Caravane des rêves.
22. D'ailleurs, c'était un lieu étrange, en plein milieu de nulle part : un restaurant hôtel salle de cinéma, de théâtre et de concerts, surmonté d'un jardin botanique sous un dôme géodésique rassemblant tous les cactus de la planète. William Burroughs et Brion Gysin y avaient aussi lu des textes de l'époque où vous viviez tous à Paris, dans un petit hôtel, l'Hôtel Beat, que vous décriviez comme « plutôt pratique ».
23. D'ailleurs, Mister Ginsberg demandera sans doute, en caressant ce qui reste de sa proverbiale barbe : « En quoi cela me concerne-t-il ? Suis-je responsable des tribulations de tous ceux que j'ai rencontrés un jour dans la rue, de tout passant dont j'aurais par hasard croisé le regard oblique ? Suis-je censé n'être rien de plus qu'un simple embellissement de la biographie d'un inconnu ? Suis-je condamné à devenir le héros de tous ceux qui auraient pu ou voulu être les gloires de leur temps, la seule consolation des oubliés chauves et bedonnants de toute une génération ? »
24. D'ailleurs : « Écris par toi-même, m. a. [abréviation pour *mon ami*, ou marc albert, comme on voudra], écris pour toi ! Et ne compte pas sur moi pour raccommoder ou amender ton histoire. Oublie-moi, passe ton chemin. J'écris des livres. Tu peux les lire. Je n'ai rien de plus à te dire. Salut, bonjour chez toi ! »
25. D'ailleurs, Mister, Mister ! Ne partez pas encore, pourquoi prendre la fuite ? J'vous ai encore rien dit... Mes titres de fierté se ramassent à la pelle. Écoutez plutôt : de laveur de vaisselle, j'ai été promu cuisinier, du côté de Soho, dans un club appelé Ali's Alley.
26. D'ailleurs, croyez-moi si vous voulez, je suis même devenu le petit chef français d'un vivant mystère, Mister Miles Davis. Pendant cinq mois pleins. J'ai eu les clés de sa caverne dans l'Upper West Side, une demeure particulière spécialement reconstruite pour lui dans le style des châteaux en Espagne, en bordure de la rivière Ouest.
27. D'ailleurs, attendez, ce n'est pas tout... En 1966, j'avais eu le privilège de perdre totalement la boule à la Casaglia Foundation de Timothy Leary, en faisant inopinément irruption dans sa Ligue pour la Spirituelle Découverte (LSD) !
28. D'ailleurs, des cicatrices de guerre, j'en ai beaucoup d'autres ! Je pourrais vous raconter comment j'ai tourné de l'œil après avoir bu du rhum agrémenté d'herbes médicinales dans les montagnes d'Haïti, réveillé seulement par la douleur d'être jeté, comme un sac de patates, sur le dos pointu d'un âne.
29. D'ailleurs, vous n'imaginez pas comme ça fait mal, l'échine osseuse d'un âne maigre, quand elle vous rentre dans l'estomac, ni ma joie de prendre mes jambes à mon cou sans demander où l'on emmenait mes restes !

(Lire la suite page 11.)

Du bon et du mauvais usage des métaphores

par Paul DESALMAND

DANS L'EMPLOI de la métaphore ou de la comparaison, il importe, on le sait, d'éviter le cliché. Mon professeur de troisième avait tout dit en quelques mots. Il nous expliqua que comparer à des squelettes les silhouettes des arbres effeuillés se profilant sur fond de neige n'était pas très original. En revanche, il apprécia quand un élève, ayant raconté une partie de pêche, avait évoqué ses cuissardes « constellées de rustines ». Une formule a tout dit sur la question : le premier qui a comparé une femme à une rose était un génie ; le second était un imbécile.

Cette question du cliché est connue et je préfère ne pas m'y arrêter pour me consacrer à l'emploi inapproprié d'une métaphore *sémantisée*. J'explique le mot. Certaines métaphores sont à un tel point entrées dans la langue que l'on oublie l'image originelle : par exemple quand on parle des *bras* d'un fauteuil ou des *pieds* d'une table. L'humoriste ou l'écrivain peuvent *désémantiser* l'expression, c'est-à-dire réactiver l'image initiale. Ainsi lorsque Flaubert dit qu'il est un âge où l'on en vient à préférer les bras d'un fauteuil à ceux d'une femme. Colette décrit quelque part des baigneurs dont certains rôtissent au soleil et d'autres cuisent au bain-marie dans des flaques d'eau. Le deuxième élément réactive le premier en le désémantisant, faisant affleurer l'image de poulets tournant sur une broche.

Il peut arriver que ce soit le récepteur qui réactive l'image alors que le locuteur s'était laissé entraîner par la mécanique de la langue. J'ai entendu dans une soirée la phrase : « Ils ont fait des pieds et des mains pour avoir un deuxième enfant. » La drôlerie était manifestement involontaire, mais, en tant que récepteur, je m'interrogeais, comprenant assez facilement qu'ils aient pu s'aider des mains dans cette louable entreprise, mais pour les pieds, c'était moins clair.

Ce processus de désémantisation peut être la cause de gaffes graves. On sait que les sœurs Williams, joueuses de tennis américaines de haut niveau sont

des mélanodermes bon teint. Parler d'une joueuse serbe et dire que Serena Williams est sa « bête noire » surprend un peu. Dans le même genre, ma logeuse, du temps lointain où j'étais étudiant, avait eu avant moi un pensionnaire africain. Un jour, souhaitant donner à teindre son imperméable, il lui demande conseil sur la couleur. À peine a-t-elle répondu « tête de nègre » qu'elle se rend compte qu'il pourrait le prendre mal. Ou, sans gravité cette fois, le footballeur Thierry Henry déclarant : « Nous n'avons pas à en rougir. »

Les conséquences ne sont pas toujours fâcheuses. Quand Françoise Giroud rapporte qu'elle est coincée entre Giscard et Chirac, *Le Canard enchaîné* se contente d'épingler, et cela d'autant plus que le commentaire de la ministre y incline :

Je suis coincée entre le Chef de l'État et le Premier ministre... Mes relations avec M. Chirac ne sont pas mauvaises du tout. Vous savez, c'est quelqu'un d'assez brutal, donc très impulsif mais qui n'est pas vicieux, si je puis dire, qui ne fait pas de coups en dessous.

Le processus de *sémantisation/désémantisation* rend intempestifs les *télescopages* d'images dans le genre « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie » ou « Le char de l'État navigue sur un volcan », formules chères à Monsieur Prudhomme. Je tire de mes archives des exemples qui ne doivent rien à l'humour :

- Ils ont corseté les têtes couronnées.
- Le monde est une plaie sociale dans laquelle nous sommes embarqués.
- Le port du turban lui va comme un gant.
- Le fait d'avoir vendu sa part à une banque l'empêche de mettre le pied dans cette pépète.

- Ce sont mes tripes intellectuelles qui parlent.
- La nécessité de remettre les pendules dans le droit chemin.

Cette sorte de *télescopage* est fréquent dans les discours politiques. Exemple, l'envolée d'un avocat socialiste : « Camarades, ne nous divisons pas ! Restons unis ! Car l'unité est le ciment qui fait battre nos cœurs. » Quelques exemples encore :

- Le vieux renard du Caucase a rendu son tablier.
- Vous voyez qu'on est ici remonté comme une horloge prête à bondir.
- Des requins qui veulent se tailler la part du lion.

Pour le dernier cas, seul le contexte permet de savoir si nous sommes dans la maladresse ou le second degré. De telles associations malencontreuses entre deux métaphores abondent dans les manuscrits qui déferlent chez les éditeurs, mais il s'en trouve aussi chez les grands auteurs. Ainsi Balzac écrivant dans *Le Cousin Pons* * : « Cette hyène était d'autant plus furieuse contre ce chérubin [...] que, malgré des efforts dignes d'une locomotive, elle ne pouvait pas avoir d'enfant. » Même Flaubert n'en est pas exempt, mais je n'ai pas le temps d'y retourner voir.

On présente comme vrai ce propos d'un chef d'État : « Nous sommes au bord de l'abîme. Il importe de faire un pas en avant. » Espérons que ne viendra jamais le jour où quelqu'un dira que la Lucarne file un mauvais coton.

* Honoré de Balzac, *Le Cousin Pons*, Maxi-Livres, 2005, p. 78.

(Suite de la page 7.)

30. D'ailleurs, en 1972, j'ai fait du théâtre avec des masques et des poupées dans les rues de Jérusalem et sur le campus de l'univers-city avec Jones et Sam Samson, l'errant héritier d'un riche banquier de Milwaukee...

31. D'ailleurs, des années plus tôt, j'avais déjà mangé une part du gâteau du 24^e anniversaire de Bob Dylan, avec Françoise Hardy et Hugues Aufray, dans les coulisses de l'Olympia à Paris.

32. D'ailleurs, attendez... J'ai aussi eu un magnifique enfant avec Barbara, une femme d'une grande beauté, une future top model noire que Ted Joans emmena un jour prendre le thé chez Elisa Breton. Barbara servit aussi avec distinction du riz à Elsa et à Aragon sur une table à repasser, non pas par ironie (parce que ça s'appelle en anglais une *ironing table*) mais parce qu'il n'y avait pas d'autre table dans la maison. D'ailleurs, croiriez-vous qu'elle s'appelle Barbara Summers, qu'elle est devenue top écrivain modèle aussi, même si elle ne m'a pas encore donné « gratuitement » son dernier roman, *The Price You Pay* (Tout a son prix) ?

(La suite au prochain numéro.)



ANNONCE

Paul Desalmand signale l'ouverture du concours ÉCRIVEZ UNE NOUVELLE, organisé par Arcueil Animation. Le thème de cette année est « La dernière ».

RENSEIGNEMENTS :
21, avenue Paul Doumer
94110 Arcueil
arcueil.animation@wanadoo.fr

AGENDA

Parution

- Chez Hachette, au Livre de poche Jeunesse : *Le Joueur de flûte de Hamelin* et *L'Oiseau de feu : Sept contes de Russie* de Jacques CASSABOIS.
- fin sept., aux éd. Rougerie : *Traversé*, poèmes de François PERCHE.
- aux éd. Fetjaine/La Martinière : *Panorama aussi raisonné que possible de nos tics de langage* de Pierre MERLE.
- en oct., chez Leduc : le livre de Paul DESALMAND *Le Bonheur par les citations*, rebaptisé par l'éditeur S.O.S. *Citations*. Après l'édition du *Pilon* en grec, une édition en italien va sortir chez Piemme, qui a déjà publié une trad. de *L'Athéisme expliqué aux croyants* sous le titre *Catechismo di atéologia*.
- à la mi-oct., aux éd. du Pommier : *Darwin viendra-t-il ?* de Luc PERINO, sur le débat d'Oxford (rencontre le 30 juin 1876 entre les évêques anglicans et les parisiens de Darwin).

Événements

- cocktail, mar. 14 oct. à 17 h, à la librairie La Lucarne des Écrivains pour fêter ses 2 ans d'existence, suivi de la présentation de la pièce de J.-P. Wenzel *La Jeune Fille de Cranach* (décors de CUECO, bientôt à la Maison des Métallos) par l'auteur et Cl. DUNETON, en présence des autres acteurs, Lou Wenzel et Gabriel Dufay.
- *La Traverse de Charonne, mon bus*, lecture-spectacle (Lire en Fête) ven. 10 oct. à 22 h au Théâtre des Quarts d'heures, 6 square des Cardeurs, Paris XX^e, M^o Maraîchers ou bus 26 (arrêt Orteaux). Textes de Béatrice COURRAUD. Avec Ève LO-RÉ, Micheline ZEDERMAN, B. COURRAUD, Guigul et son orgue de Barbarie.
- après sa participation les 13-14 sept. au salon Zinc de livres (3^e éd.) à Vendôme (Loir-et-Cher), Pierre MERLE sera les 18-19 oct. au salon du livre de Saint-Étienne.
- François PERCHE participera aux Rencontres buissonnières organisées par les éd. Le Bruit des autres du 18 au 21 sept. à Limoges, avec lectures de ses poèmes dans les TER de la région Limousin. Puis à une rencontre avec Olivier Rougerie, à l'occasion des 60 ans d'existence des éd. Rougerie, ven. 10 oct. à 18 h. à la médiathèque Marguerite Yourcenar, 41 rue d'Alleray, Paris XV^e, M^o Vaugirard ou Convention.
- le comité anglais de la Maison Antoine Vitez invite à entendre le 1^{er} résultat d'une expérience insolite de traduction « en aveugle » sur la pièce de Matt Charman *The Five Wives of Maurice Pinder*, le 17 oct. à 15 h au Vingtième Théâtre, 7 rue des Plâtrières, Paris XX^e, lu par les 8 traducteurs (dont G. JOLY) du projet.

RUBRIQUE DE LÉON

Comment garder un straponin chèrement acquis dans le métro un jour de grève ? Gagner les premiers rangs pour le final du Tour de France ?? Manifester seul(e) devant l'ambassade de Chine sans risque de passage à tabac ??? Une solution économique, unique, universelle !!! Crassex, le vêtement toujours crasseux !!!

La texture de Crassex particulièrement repoussante, à la vue comme au doigté, fera fuir les vieilles taupes qui guignent votre place. Ses odeurs délicates, éprouvées en laboratoire et conservées astucieusement dans les plis, vous offriront en un clin d'œil les premières loges que vous convoitez. Son

tissu en pur éponge ignifugé, que vous aspergerez d'essence (non fournie), fera de vous, grâce à Crassex, un feu de Bengale des plus réussis pour le 20 h. Défiant le temps et les modes, sa coupe informe et unisexe, sa couleur marronasse, son chic provincial vous permettent de vous glisser dans la foule ou de vous faire remarquer, suivant vos besoins.

Existe en 2 versions et 3 parfums :
Crassex appeal « Chez Emmaüs » (réf. 227) pour madame –
Crassex indémodable « Boudou sauvé des eaux » (réf. 228) pour monsieur –
fragrance ail (réf. 227a ou 228a)
fragrance munster (227b ou 228b)
fragrance hareng fumé (227c ou 228c)

Papa, maman... (suite)

par Béatrice COURRAUD

Papa nous prévenait : « Attention, accrochez-vous, on va passer les montagnes russes », la 4 CV faisait des bonds sur la route cabossée, on riait, on avait des frissons de plaisir avant d'atteindre Barbizon, une des rares occasions de nous sentir complices, papa, ma sœur et moi.

On se plaignait auprès de maman :

– On ne veut pas aller à Barbizon.

– Pourquoi ?

– Mammy ne nous aime pas.

– Vous savez bien que la vieille n'aime personne, mais au moins là-bas, il y a le bon air...

Papa s'en repartait le soir, nous laissant avec cette femme austère aux lèvres en tirelire qui, nous l'apprenions par la suite, avait eu un faible pour Hitler et haïssait les Juifs.

Maman appelait ses ex beaux-parents « les vieux ». Certaines femmes dans la famille n'avaient pas de nom. On les appelait simplement « les putains ». La deuxième femme de mon père, qui était la secrétaire de mon grand-père : une « putain ». Ma grand-mère maternelle s'adressant à son fils pour désigner sa compagne : « ta putain ». Nous, on n'appelait ces personnes par aucun nom de façon à ne pas faire de gaffe.

Je n'ai jamais entendu maman appeler sa maman « maman ». Je n'ai jamais entendu papa appeler son papa « papa » et sa maman « maman ».

C'était simplement au-dessus de leurs forces.

Maman employait souvent le verbe *cravacher*. « Dans la vie il faut *cravacher* ou *mettre un coup de collier*. »

Les gens avaient souvent « un poil dans la main ».

Je ne travaillais pas bien à l'école parce que j'étais une « grosse paresseuse », ou une « grosse fainéante ».

Ma sœur et moi étions la plupart du temps « au-dessous de tout ».

On menait la vie dure à maman.

On lui en « faisait voir trente-six chandelles ». On la « faisait tourner en bourrique ». « Mes filles sont infernales », gémissait-elle à la ronde.

Ses amis la plaignaient.

À cause de mes problèmes, maman a dû me conduire chez le psychiatre. Au sortir de son cabinet, où j'avais laborieusement dessiné une maison (mais sans fenêtre grillagée ni barres de fer) et un arbre avec ses racines – je m'étais demandé alors si j'avais bien fait de dessiner les racines –, maman s'est emparée de ma main avec violence et a hurlé, un méchant rictus aux lèvres : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu pour mériter une fille pareille ! »

(À suivre.)

À lire

Mon grand-père de Valérie Mréjen (édition Allia) : une belle, émouvante, caustique balade au sein d'une drôle de famille juive, la famille Mréjen, les années d'enfance de l'auteur née en 1969, des mots qui rappellent ceux que l'on a entendus dans notre jeunesse, qui font signe et écho dans la mémoire, se rassemblent en une myriade de fins et fragiles éclats de cristal, dessinant le portrait d'une famille peu ordinaire et haute en couleur.

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :
Jacques Cassabois (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers
77140 Moncourt-Fromonville

nom..... prénom.....
adresse.....
ville..... code postal

adresse de messagerie..... tél.....

Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.
 Je suis adhérent de l'association et m'acquiesce de ma cotisation annuelle, qui comprend l'abonnement à la *Gazette*, soit 30 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

À LA LIBRAIRIE

soirées

Mer. 17 sept., Le Paradis des femmes, rencontre avec l'auteur antillaise Gisèle PINEAU pour son roman *Morne Căpresse* (Mercure de France).

Jeu. 18 sept., une soirée Atelier d'écriture avec Isabelle BUISSON.

Ven. 19 sept., Récits cruels avec l'écrivain critique d'art Gilbert LASCAULT pour son œuvre, et Jacqueline CHARLIAC et son editrice Luce JAME pour *Les Couleurs du Blanc* (Janus). Lecture d'extraits par le comédien Patrice BOUTET.

Mer. 24 sept., poésie franco-africaine avec N.Y.S.Y.M.B LASCONY : lecture de *Requiem pour le repos de mes anges gardiens* accompagnée par le guitariste camerounais Alain TCHINDA.

Jeu. 25 sept., cycle Destin de femmes : Emmanuelle LEPOUTRE lira *Souvenirs d'enfance* d'Ariadna Efron, l'auteur de *Marina Tsvetaeva, ma mère*.

Ven. 26 sept., Pataphysique et Pieds Nickelés avec Thierri FOULC, éd. Au crayon qui tue ; présentation du *Cercle des pataphysiciens* (1001 nuits) et célébration du centenaire des Pieds Nickelés.

Mer. 1^{er} oct., soirée littéraire avec Dominique TASSEL, éd. Albertine. Lecture par la poétesse Dominique MAURIZI de ses recueils *Les tables des matières* et *Petit portrait de ma mère en étoile*.

Jeu. 2 oct., Entre Saïgon et Paris : Francophonie et Cosmopolitisme avec Anna MOÏ pour *L'Année du cochon de feu* (Le Rocher), son éditeur Marc TARDIEU et Claude DUNETON.

Sam. 4 oct., Poésie arabe, entre le Maroc et la Jordanie avec Alain GORIUS des éd. Al Manar : Siham BOUHLAL pour *Corps lumière* et David DUMORTIER pour *Au milieu d'Amman*.

Ven. 10 oct., lectures théâtrales : *Rose, ma Louise* de Simone BALAZARD, *La Cigalière* de Laurent CONTAMIN, *Scènes de restaurant* de Sophie BALAZARD et Élisabeth GENTET-RAVASCO.

Sam. 11 oct., théâtre avec la Cie Terminus, LFC de Richard LAILLIER : « La Boétie, discours de la servitude volontaire » à 19 h 30 ; « Thoreau, la désobéissance civile : droit ou devoir » à 20 h 30.

toutes les soirées sont à 19 h 30

expositions

Jusqu'au 28 sept., peintures de Fred KUSTNER « Fofolle Fada ».

Du 29 sept. au 13 oct., œuvres de CHRISTOGACH « Histoires en terres cuites, du Kamasutra aux Tarahumaras ». Vernissage mar. 29 sept. dès 17 h.

La Gazette de la Lucarne
rédaction et administration
32 avenue de Flandre, Paris 75019
maître des menus plaisirs : Arnel Louis
ancêtre délégué : Jordan le Nolain
éminence grise : Georges Peltier
fée rédactionnelle : Gisèle Joly
lalucarne@alicepro.fr